

L'admiration historique

Le relativisme historique et l'enthousiasme pour la science dictent à RENAN sa conception de la critique. L'importance des liens unissant une œuvre à son époque est incontestable; l'érudition a donc sa place dans la critique littéraire. Nous adhérons aussi à la réaction de l'auteur contre un conservatisme du goût et un dogmatisme étroit. Mais les œuvres vraiment grandes ne demeurent-elles pas éternellement belles et vivantes, abstraction faite de leur « encadrement » ? A cet égard la pensée de Renan trahit quelque hésitation, et peut-être du parti pris.

On a délicatement fait sentir combien les chefs-d'œuvre de l'art antique entassés dans nos musées perdaient de leur valeur esthétique. Sans doute, puisque leur position et la signification qu'ils avaient à l'époque où ils étaient vrais¹ faisaient les trois quarts de leur beauté. Une œuvre n'a de valeur que dans son encadrement, et l'encadrement de toute œuvre, c'est son époque. Les sculptures du Parthénon ne valaient-elles pas mieux à leur place que plaquées par petits morceaux sur les murs d'un musée ? J'admire profondément les vieux monuments religieux du moyen âge; mais je n'éprouve qu'un sentiment très pénible devant ces modernes églises gothiques, bâties par un architecte en redingote, rajustant des fragments de dessins empruntés aux vieux temples. L'admiration absolue est toujours superficielle : nul plus que moi n'admire les *Pensées* de Pascal, les *Sermons* de Bossuet; mais je les admire comme œuvres du XVII^e siècle. Si ces œuvres paraissaient de nos jours, elles mériteraient à peine d'être remarquées². La vraie admiration est historique³. La couleur locale a un charme incontestable quand elle est vraie; elle est insipide dans le pastiche. J'aime l'Alhambra⁴ et Brocéliande⁵ dans leur vérité; je me ris du romantique qui croit, en combinant ces mots, faire une œuvre belle. [...]

Parmi les œuvres de Voltaire, celles-là sont bien oubliées, où il a copié les formes du passé. Qui est-ce qui lit *La Henriade* ou les tragédies en dehors du collègue ! Mais celles-là sont immortelles⁶ où il a déposé l'élégant témoignage de sa finesse, de son immoralité, de son spirituel scepticisme; car celles-là sont vraies⁷...

C'est donc uniquement au point de vue de l'esprit humain, en se plongeant dans son histoire non pas en curieux, mais par un sentiment profond et une intime sympathie, que la vraie admiration des œuvres primitives est possible. Tout point de vue dogmatique est absolu, toute appréciation sur des règles modernes est déplacée. La littérature du XVII^e siècle est admirable dans doute, mais à condition qu'on la reporte à son milieu, au XVII^e siècle. Il n'y a que des pédants de collègue qui puissent y voir le type éternel de la beauté. Ici comme partout, la critique est la condition de la grande esthétique. Le vrai sens des choses n'est possible que pour celui qui se place à la source même de la beauté, et, du centre de la nature humaine, contemple dans tous les sens, avec le ravissement de l'extase, ses éternelles productions dans leur infinie variété : temples, statues, poèmes, philosophies, religions, formes sociales, passions, vertus, souffrances, amour, et la nature elle-même qui n'aurait aucune valeur sans l'être conscient qui l'idéalise.

L'Avenir de la Science, X (Calmann-Lévy éditeurs).

— 1 Que veut dire Renan? le choix du mot *vrais* ne vous paraît-il pas discutable? — 2 Qu'en pensez-vous? Pourquoi, selon vous, Renan choisit-il ces deux exemples? — 3 Cf. cette autre formule célèbre : « Le savant seul a le droit d'admirer » (*Avenir de la Science*,

XV). — 4 Palais mauresque, à Grenade, où Chateaubriand a situé une scène du *Dernier Abencérage*. — 5 Forêt enchantée, dans les romans de chevalerie. — 6 Comment concilier cette affirmation avec celles des l. 10-14? — 7 Renan ne dit plus *étaient* (cf. l. 3), mais *sont*.

Science et poésie

Dans *L'Avenir de la Science*, RENAN parvient à concilier les exigences de sa raison et celles de sa sensibilité : à ses yeux les progrès de la science, loin d'exclure tout merveilleux, remplaceront la poésie de la fiction par la poésie supérieure de la réalité.

Sans doute les patientes investigations de l'observateur, les chiffres qu'accumule l'astronome, les longues énumérations du naturaliste ne sont guère propres à réveiller le sentiment du beau : le beau n'est pas dans l'analyse; mais le beau réel, celui qui ne repose pas sur les fictions de la fantaisie humaine, est caché dans les résultats de l'analyse. Disséquer le corps humain, c'est détruire sa beauté; et pourtant, par cette dissection, la science arrive à y reconnaître une beauté d'un ordre bien supérieur et que la vue superficielle n'aurait pas soupçonnée. Sans doute ce monde enchanté, où a vécu l'humanité avant d'arriver à la vie réfléchie, ce monde conçu comme moral, passionné, plein de vie et de sentiment², avait un charme inexprimable, et il se peut qu'en face de cette nature sévère et inflexible que nous a créée le rationalisme, quelques-uns se prennent à regretter le miracle et à reprocher à l'expérience de l'avoir banni de l'univers. Mais ce ne peut être que par l'effet d'une vue incomplète des résultats de la science. Car le monde véritable que la science nous révèle est de beaucoup supérieur au monde fantastique créé par l'imagination. On eût mis l'esprit humain au défi de concevoir les plus étonnantes merveilles, on l'eût affranchi des limites que la réalisation impose toujours à l'idéal, qu'il n'eût pas osé concevoir la millième partie des splendeurs que l'observation a démontrées. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. N'est-ce pas un fait étrange que toutes les idées que la science primitive s'était formées sur le monde nous paraissent étroites, mesquines, ridicules, auprès de ce qui s'est trouvé véritable. La terre semblable à un disque, à une colonne, à un cône³, le soleil gros comme le Péloponnèse, ou conçu comme un simple météore s'allumant tous les jours, les étoiles roulant à quelques lieues sur une voûte solide, des sphères concentriques, un univers fermé⁵, étouffant, des murailles, un cintre étroit contre lequel va se briser l'instinct de l'infini, voilà les plus brillantes hypothèses auxquelles était arrivé l'esprit humain. Au-delà, il est vrai, était le monde des anges avec ses éternelles splendeurs; mais là encore, quelles étroites limites, quelles conceptions finies ! Le temple de notre Dieu n'est-il pas agrandi, depuis que la science nous a découvert l'infinité des mondes ? Et pourtant on était libre alors de créer des merveilles : on taillait en pleine étoffe, si j'ose le dire; l'observation ne venait pas gêner la fantaisie; mais c'était à la méthode expérimentale, que plusieurs se plaisent à représenter comme étroite et sans idéal, qu'il était réservé de nous révéler, non pas cet infini métaphysique dont l'idée est la base même de la raison de l'homme, mais cet infini réel, que jamais il n'atteint dans les plus hardies excursions de sa fantaisie. Disons donc sans crainte que, si le merveilleux de la fiction a pu jusqu'ici sembler nécessaire à la poésie, le merveilleux de la nature, quand il sera dévoilé dans toute sa splendeur, constituera une poésie mille fois plus sublime, une poésie qui sera la réalité même, qui sera à la fois science et philosophie.

L'Avenir de la Science, V (Calmann-Lévy éditeurs).

— 1 Tenter de préciser quelle est cette beauté. — 2 Cf. la mythologie gréco-latine. — 3 Renan emprunte cette phrase à Pascal (cf. *XVII^e Siècle*, p. 145, l. 12-14). — 4 Con-

ceptions des philosophes de Milet (VI^e siècle avant J.-C.). — 5 Un géographe du VI^e siècle « imagine le monde comme un coffre oblong dont « le ciel forme le couvercle cintré ».